

Ali & Ramazan

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 978-2-37177-490-2

© 2013 Perihan Mağden & les éditions public.net

© 2017 Perihan Mağden & les éditions public.net

pour cette nouvelle édition revue et corrigée,

postfacée par Canan Marasligil

PRÉPARATION ÉDITORIALE

Canan Marasligil, Jean-Yves Fick, Christine Jeanney & Guillaume Vissac

COUVERTURE ET MISE EN PAGES

Roxane Lecomte d'après une photo de couverture de Malik Earnest

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2017

© papier+epub, marque déposée des éditions public.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

PERIHAN MAĞDEN

Ali & Ramazan



traduit du turc par
Canan Marasligil



*À ces deux enfants dont personne
n'a pris soin : à Ali et Ramazan.*

*“Ceux qui parlent de révolution
et de lutte de classes sans se référer
explicitement à la vie quotidienne,
sans comprendre ce qu’il y a de
subversif dans l’amour et de positif
dans le refus des contraintes, ceux-là
ont dans la bouche un cadavre.”*

RAOUL VANEIGEM

I

EUX



C'est le 18 décembre 1992 que prend fin l'histoire d'Ali et Ramazan. Dans la vraie vie. En page trois.

Leurs courtes vies racontées à la hâte en images ensanglantées, en pas plus de cinquante lignes, ces enfants de la page trois, Ali et Ramazan.

ILS L'ONT TORTURÉ : C'est avec ce titre qu'ils se retrouvent pour la première fois en page trois. De retour du service militaire ; quand l'État leur Père les a mis à la porte de l'orphelinat et qu'ils se sont retrouvés à la rue.

Les flics l'ont emmené au poste et l'ont torturé. Sur la photo qui dévoile l'épaule de Ramazan que les flics ont brûlé à la cigarette, on voit son visage de près.

Comme il est beau, comme il est blessé et triste.

Le journal qui annonce leur fin a jugé que DÉRAPAGE DE NUIT : DEUX MORTS était un bon titre.

Une façon polie de dire DÉRAPAGE HOMO : DEUX MORTS. Les petits jeux de mots des grands journaux. Toujours la même chose.

LES QUESTIONS CHERCHENT DES RÉPONSES sert de sous-titre à “dérapiage de nuit”. Ils ont encadré quelques questions.

Ensuite, il y a ce titre. TUÉ AU BOUT DU CÂBLE.

Le câble lâche dans un quartier de Avçilar à Istanbul. Quelqu’un qui se tenait au câble attaché à un balcon du sixième étage, alors qu’il essayait de descendre, s’écrase sur le béton et se tue.

Il y a même une photo. Ils ont recouvert le cadavre avec des journaux. On voit quand même des détails effrayants. Comme l’imprimé sur le pull.

Pire encore, la photo du musicien-compositeur tué chez lui, vraiment dure à regarder. Ses intestins se sont éparpillés sur le tapis où il est tombé.

UNE TROISIÈME VICTIME DE CE DÉRAPAGE DE NUIT : OÙ EST PASSÉ LE FRIC ? Ceci est le dernier gros titre concernant Ali et Ramazan.

Quelqu’un d’autre est mort. Des liasses de billets ont disparu. Il utilise constamment l’expression “dérapiage”, le grand journal, il nous envoie des signaux.

Étaient-ils homos Ali et Ramazan ? Est-ce ainsi que finissent les homos ? Est-ce que tu meurs quand le câble lâche ?

Ils sont qui d’ailleurs, eux ? Quelle importance ont-ils ?

Ils ne sont personne. Ils ont vécu intensément, ils sont morts trop rapidement.

Aujourd’hui est un autre jour.

Le temps ne passe plus pour les amoureux morts ; ils sont restés en 92.

LA COUR



Ali apparaît un jour à l'orphelinat.

Dans la cour de pierre.

Mais les enfants l'appellent le jardin. Ils l'ont toujours appelée jardin, la cour de pierre.

La cour de la mosquée est grande en réalité. Mais celle de l'orphelinat, une cour mal construite dans la médersa à l'arrière de la mosquée, est toute petite.

La plus grande partie de la cour de la médersa a été jointe à celle de la mosquée. Tout à l'arrière, tout au coin ce triangle suivi d'un rectangle : comme une flèche ; c'est tout ce qu'il leur a été laissé comme espace. Pour qu'ils jouent, pour qu'ils fassent ce qu'ils ont à faire.

Ramazan est depuis des années dans cette médersa accommodée en orphelinat. Ça fait des années qu'il pose la question "On va jouer aux billes dans le jardin ?" à ses amis.

Ramazan adore les billes. Il joue vraiment bien ; sérieux. Il n'y a pas un seul enfant à qui il n'a pas tout raflé à l'orphelinat. Et même en dehors. Le type qui va battre Ramazan aux billes n'est pas encore né.

À l'extrémité de la cour de pierre tout au long du mur se trouve une fraction de terre. Laisée en l'honneur de quelques vieux arbres, une toute fine couche de terre. Le jardin, c'est là qu'il se trouve en réalité.

Peut-être que c'est à cause de Ramazan que les enfants appellent cette cour "le jardin".

À cause de la passion que Ramazan a pour ce morceau de terre qui s'avance comme une allée.

Ramazan ronge cette terre de son âme comme une taupe. Il creuse des trous avec ses mains. Des trous de la taille d'un poing.

Pour jouer aux billes. Pour jouer au pot. C'est le jeu que Ramazan préfère, jouer au pot : le jeu de billes le plus difficile, ce jeu-là.

Il aime constamment exhiber son habileté. Gagner. Il aime ensuite célébrer sa victoire, Ramazan.

"J'veus ai tous battus ! Vous croyez que c'est facile de m'battre aux billes ; allez, circulez bande de couilles molles !"

Il veut constamment goûter à ce succès unique dans sa vie. Quand il ne joue pas aux billes ; qu'il soit à l'école, dans la rue, en train de dormir, il joue avec ses mains. Ses doigts miment sans arrêt des jeux de billes. Il ne peut pas les contrôler, qu'il le veuille ou non.

Comme il rafle à coup sûr les billes de l'orphelinat tout entier, Ramazan distribue au préalable des billes à un ou deux joueurs qui en valent la peine.

Il distribue également celles qu'il a gagnées à l'extérieur ; en particulier celles qu'il aime le plus, qu'il préfère, les plus impeccables, les billes les plus rares afin qu'après il puisse goûter au plaisir de les regagner.

Ramazan n'a qu'un souhait dans la vie : gagner puis célébrer sa victoire. Ce qui n'est possible que lorsqu'il joue aux billes.

Il fait froid ce jour-là. Les enfants insistent pour jouer à la poursuite. "Quel jeu de bébé ! Ne m'fatiguez pas."

Puis il sourit en montrant ses belles dents. "Allez, je veux bien que vous me fatigiez un peu. J'vous trucide en moins d'deux à la poursuite !"

À peine commencent-ils à jouer qu'il récolte toutes les billes. Il les rafle toutes.

"Quel jeu de merde !" dit-il tout en ramassant les billes qu'il a gagnées. Aucun plaisir. Gagner sans aucun effort.

La flambant neuve qu'il a donnée à Recep il y a à peine deux jours, quitte sa main et roule à terre. Il la suit des yeux, de si beaux tons de bleu coulent à l'intérieur.

La flambant neuve se retrouve coincée sous un pied enveloppé dans du caoutchouc. Un énorme pied. Pas une chaussure, ni une botte : deux gros morceaux de caoutchouc d'un pneu de camion, cousus de fils par dessus dessous.

"Putain !" dit-il entre ses dents. "T'es qui toi ? Rends-moi ma bille !"

Un gamin qu'il n'a encore jamais vu se baisse et ramasse la bille sous son pied. Il la place dans la paume de sa main et la tend de ses énormes bras à Ramazan.

"T'es qui, sérieux ? D'où tu sors en pleine soirée ?"

"Je suis Ali" dit le garçon aux bras très longs, aux mains énormes, d'au moins deux têtes plus grand que Ramazan. "Les policiers viennent de me déposer." Il ravale ses larmes. Il plante son regard en l'air, dans l'obscurité de la cour.

“Ici c’est moi le chef. Et toi on t’appelle sans doute Michelin. C’est quoi que t’as aux pieds ? Tu descends de la montagne Mioche des cavernes ?”

Les enfants dans le jardin rigolent entre eux. Par devoir, pour faire plaisir à Ramazan, et pour réprimer le sentiment de malaise qu’ils éprouvent face à la taille immense de ce nouveau gamin.

Ali met la tête de côté. “Très bien, chef.” Il avale sa salive de nouveau. Sa voix et son corps tremblent de froid.

“Bravo mon vieux !” Il se place derrière Ali et lui flanque une claque sur la tête. Il doit pour cela se mettre sur la pointe des pieds ; mais ce n’est qu’un détail.

Tout d’un coup, l’idée que ce pneu en caoutchouc peut être un nouveau rival au jeu de billes le transporte. “Alors Michelin, tu sais jouer aux billes comme il faut ?”

“Quoi ?”

“Jouer avec ces trucs.” Il sort les billes de sa poche pour lui montrer.

“Y’en a pas chez nous. On joue avec des noyaux, nous.”

Le géant parle bizarrement. Il sort les sons de sa gorge. Cassant la voix ; comme s’il parlait une autre langue.

“Si tu me donnes celle-ci je jouerai aussi avec celle en verre.”

Il fixe des yeux ébahis la flambant neuve dans la paume de sa main.

“Elle est à toi, Ali ; tu peux l’avoir la flambant neuve ! Si tu joues mal, j’te foutrai un coup dans la nuque.” À peine sa phrase achevée, il ne peut s’empêcher de penser qu’il est allé un peu loin. Si ce malabar foutait un coup à Ramazan, il se retrouverait cloué au sol en un rien de temps.

“Merci” lui dit le géant. Détournant de nouveau le regard par-ci par-là.

Ramazan s’ahurit quand le mioche a les larmes aux yeux. Si le molosse lui disait c’est moi le chef ici, petit con ! ; il perdrait complètement la face. Et c’en serait fini de donner des ordres aux autres gamins. Il est balèze. Il est sûrement descendu des montagnes, arrivé des forêts avec ses pattes en caoutchouc. Je vais le prendre dans la paume de ma main. Je vais le garder là, le mioche — se dit-il tout en plongeant dans l’orphelinat.

Combien de temps va-t-il tenir Ali dans la paume de sa main, va-t-il le serrer fort ; il n’en sait encore rien.

Ramazan ne sait encore rien. Rien du tout.

ALI



L'arrivée d'Ali à l'orphelinat coïncide avec les premiers signes de froid, un froid incisif.

Il est vrai qu'il fait froid ; mais pas encore si froid. Et puis qui dit orphelinat, dit froid. Un froid de pierre : sans meubles, sans tapis, à l'infini. Qui fait trembler, recroqueviller, réduire, rétrécir le corps de l'intérieur, d'une extrémité à l'autre — c'est ça le froid.

Ramazan sait depuis qu'il est né qu'orphelinat rime avec froid. Qui dit "orphelin" dit "tu vas avoir froid". Tu vas toujours avoir froid, cesse de trembler.

"Ça ne sert à rien de trembler quand on a froid," dit-il à plusieurs reprises à Ali.

Le molosse tremble pendant des jours, des semaines, des mois sans arrêt. Ses dents claquent. Ses dents qui grincent sans arrêt lui tapent sur le système à Ramazan.

Quand il se fait engueuler, Ali répond "d'accord" avec des sanglots dans la voix. "Je vais arrêter de trembler, je te jure. En plus il fait pas si froid aujourd'hui, n'est-ce pas ?"

Ali a des cheveux bouclés coupés très court. Ses cheveux

sont si épais qu'on ne peut pas voir qu'ils sont bouclés à moins de se rapprocher très près.

Ramazan se colle au visage d'Ali et le regarde longuement. Il ne le scrute pas ; il le regarde juste distinctement.

Ali a un nez camus, un beau nez. Un tout petit nez qui descend tout droit et s'élargit à hauteur des narines. Il ne ressemble à aucun nez qu'il a déjà vu.

“Alors Michelin !” dit Ramazan. “Gamin des bois, quel drôle de nez Dieu t'a foutu hein ? Y'en a pas des comme ça par ici.”

Et si on regarde attentivement ses yeux ; il a des yeux foncés légèrement bridés mais pas petits du tout.

Les yeux les plus foncés que Ramazan ait vus de sa vie. Nuit, charbon, jais : tout ce qui existe de foncé, c'est cette couleur-là.

Il a des joues bien rondes, Ali ; il a aussi des lèvres bien pleines. En plus il a pour habitude de laisser pendre sa lèvre inférieure par tristesse ou distraction, ou simplement quand il se perd dans ses pensées.

Dans ces moments-là, les larmes lui montent aux yeux. En ces premiers jours, ces premiers mois, ces premières années les larmes lui montent aux yeux. Il tremble en plus. Pendant des années il tremble, Ali ; jusqu'à ce qu'il commence à sniffer du solvant son tremblement ne cesse pas.

Ali a un teint si foncé, d'un noir impeccable et si net ; Ramazan appuie sa main à côté de celle d'Ali. Ali sursaute. Effrayé, il retire rapidement ses mains et les met dans les poches de son pantalon bleu marine trop court.

“T'es arabe ou quoi mon vieux ? T'as vu comme t'es foncé. Ton nez, tout, t'es vraiment un peu bizarre.”

“J’suis arabe. On est nusayris : Arabes alévis.”

“Allez Fellah ! Nous manquait plus que ça, un Fellah, t’as bouclé la boucle.”

Ramazan se met à rire. Parce qu’il lui donne tant l’occasion de rire ; il adore Ali. Il ne peut s’empêcher de bifurquer vers lui.

Un jour il l’appelle Fellah ; un autre moment Michelin. Géant des montagnes. Mioche des cavernes. Gamin des bois. Il ne peut s’empêcher de lui coller des surnoms.

Ali ; face à ce garçon d’un an son aîné qui se divertit en lui foutant des surnoms sans arrêt, en l’observant comme un insecte sous un microscope pour mieux se foutre de sa gueule, en l’écorchant avec ses questions, se réjouit.

Il ne se contente pas de se soumettre en silence aux actes de ce gamin insupportable ; il ressent même une gratitude étrange et inexplicable face à l’intérêt que celui-ci lui porte.

Ramazan ne manque jamais de charrier les nouveaux venus ; il les emmerde, les écrase, les charcute. Mais pas plus de deux, voire trois ou quatre semaines. Il en a marre ensuite, il les crache comme du tabac qu’il a trop chiqué et qui a perdu sa saveur, les jette.

Mais ce garçon, ce garçon foncé, cet énorme gars le distrait sans arrêt, sous les yeux de tous les autres.

Les autres garçons observent avec effarement. Ils ont compris depuis le début, avant même que cela se dise. Ali et Ramazan complètent leurs failles mutuellement.

Ils ne parlent pas, ils ressentent. Ce n’est que le début. Ali et Ramazan ne font que commencer.

Ramazan apprend à Ali à jouer aux billes. Et Ali comprend

tout de suite les tours que jouent ces boules de verre, il saisit très vite les règles du jeu. Avec un équilibre intérieur que personne d'autre ne possède, tout ce qui touche aux activités physiques, il le fait avec une facilité remarquable.

Il court plus vite que tout le monde. Il grimpe avec habileté aux arbres. De même qu'il arrive à soulever les chargements les plus lourds, il les transporte avec une telle facilité comme s'ils étaient très légers. Et il commence à être très bon au jeu de billes, Ali.

Quand il le veut, il joue même mieux que Ramazan. Seulement quand il veut ; il n'a pas envie. Ali n'a envie de rien, n'a pas d'appétit. Il n'a pas de désir.

Perché sur un arbre comme un chat, voilà qu'il penche sa lèvre inférieure, distrait, triste, à se demander ce qu'il fait là, qui il est, penché là. Il reste figé là.

C'est dans ces moments-là que Ramazan doit lui rappeler où il est et ce qu'il fait là : "Allez descends ! Tu vas rester perché là toute l'année, Gamin des bois ?"

Ali vient d'un village de Samandağ dans la province de Hatay. Il n'a jamais dit le nom de son village.

Il a raconté que son père était pêcheur, qu'il buvait beaucoup. Qu'il buvait sans arrêt et qu'il le battait lui et sa mère. Qu'il frappait avec tout ce qui lui passait sous la main. Qu'il frappait terrible, avec des choses terribles.

Qu'il les frappait tous les deux sans aucun répit sans la moindre pitié avec des objets inimaginables. Qu'il l'a blessé. Qu'il a rendu sa mère infirme.

Un jour sa mère a frappé son père à la tête avec la pioche cachée dans la chambre. Devant les yeux d'Ali elle a coupé la

tête de son père en deux. Alors qu'ils mangeaient par terre, à leur table à même le sol. Juste là.

Elle a ensuite bu du pesticide et s'est enfermée dans la chambre. Après des heures de souffrance, se débattant tandis que de la mousse lui sortait par la bouche et par le nez, elle est morte, d'une mort longue et douloureuse.

Ali est resté assis à terre. Une pioche plantée en plein milieu du crâne coupé en deux de son père, devant lui de la soupe bien refroidie, presque solide. Les lamentations de sa chère mère venant de la chambre à côté, les bruits de son corps se jetant d'un mur à l'autre, sa peine.

Il n'a rien fait Ali, il est resté figé. C'est pour ça que ni la famille de sa mère, ni celle de son père n'ont voulu de lui.

Mais Ali n'a pas raconté tout ça. C'est le directeur qui a tout raconté. Parce que Ramazan a insisté, il a lu son dossier et a dû tout lui raconter.

Ramazan n'est pas sûr qu'Ali se souvienne de tout. Ali a brûlé son fond, pour que ça ne le brûle pas plus. C'est pour ça qu'il regarde à gauche à droite sans répondre lorsqu'on lui pose des questions.

Parmi tous ces garçons aux histoires plus lourdes les unes que les autres, Ramazan s'étonne que celle d'Ali le touche autant. Que plutôt que de l'ignorer, il le tolère plus chaque jour.

Il se fout de sa gueule de temps à autre. "Notre Fella est un Fella sensible" dit-il à Ali tout en faisant mine de lui foutre une claque. "Et quoi ? Ils ont posé un p'tit oiseau sur ton énorme corps ; qu'est-ce qu'ils t'ont fait hein ? Trop gonflé Michelin tremble trop !"

Ali, face aux blagues absurdes de Ramazan, sourit à pleines dents laissant apparaître des perles brillantes en plein milieu de ce teint foncé.

Dans l'intérêt que lui porte Ramazan, il y a quelque chose qui fait du bien à Ali. Comme si un seau d'eau avait été jeté sur les brûlures au fond de lui. Qu'une couverture en duvet avait été posée sur ses tremblements intérieurs.

Ramazan fait du bien à Ali.

Il ne sait pas nommer ce qui lui arrive. Il tombe amoureux. La tête en avant il tombe, Ali.

Aussi profond que l'on peut tomber, il tombe.